

Pas de mondialisation sans respect des diversités culturelles

Par Dominique WOLTON
Laboratoire Information, Communication et Jeux scientifiques
Centre national de la recherche scientifique (France)
Membre du Haut Conseil de la Francophonie

Madame la Présidente,
Mesdames, Messieurs,
Chers amis, chers collègues,

Depuis de nombreuses années, je m'intéresse aux rapports entre la culture, la communication et la politique. L'information et la communication sont, à mes yeux, des valeurs humanistes et démocratiques : ce sont des enjeux de paix et de guerre pour le 21^e siècle. Je cherche donc à déterminer les conditions qui permettront, dans l'équation de la mondialisation, de sauver demain ces dimensions d'humanisme et de démocratie inhérentes à la culture, à l'information et à la communication.

Grâce aux outils de communication, le monde devient de plus en plus petit ; c'est la fin des distances physiques. Pour autant, ce qui surgit ne ressemble en rien au fameux «village global» dont nous rêvions dans les années soixante : ni compréhension entre les hommes, ni plaisir à être ensemble. Ce qui surgit, c'est au contraire une extraordinaire différence culturelle, religieuse et philosophique. *Autrement dit, la fin des distances physiques révèle l'étendue des distances culturelles.*

Face à ce constat, il ne reste qu'une alternative : ou bien les hommes, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, apprendront à se respecter et à construire ensemble une cohabitation culturelle respectueuse des différences – thèse optimiste ; ou bien – thèse pessimiste –, la différence sera insupportable, comme elle l'a toujours été dans l'histoire de l'humanité. En conséquence, cette visibilité plus grande des différences culturelles, au lieu de favoriser un rapprochement des cultures, des religions et des civilisations pourrait bien, au contraire, s'avérer être un accélérateur de haine et d'incompréhension. Aura-t-on des guerres, au nom de la culture, au nom de la religion, au nom de Dieu ou bien, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les hommes deviendront-ils un peu raisonnables et, soit pour des raisons de vertu démocratique, soit par intérêt, accepteront-ils de construire cette cohabitation culturelle ?

La communication est un enjeu de paix pour le 21^e siècle

L'information, la culture et la communication sont, pour le 21^e siècle, des enjeux de paix et de guerre aussi majeurs que l'eau, la santé ou l'éducation. Or, nous sommes tellement fascinés par les techniques et par les industries culturelles mondiales que nous ne voyons en elles que des marchés potentiels sans supposer, hélas, les risques de paix et de guerre qu'elles recèlent. Pourtant, nous n'aurons de développement durable qu'à la condition de savoir gérer ces relations de plus en plus complexes entre l'information, la culture et la communication au niveau mondial. Je le répète : la fin des distances physiques révèle l'étendue des distances culturelles. Ou bien nous organisons une cohabitation culturelle pacifique, ou bien nous ne l'organisons pas et nous aurons des affrontements au nom des matières premières, au nom des jeux de puissance, mais au nom, aussi, des différences culturelles. Il n'y a en effet rien de plus difficile que de respecter l'autre. C'est ce que j'appelle le triangle infernal : Identité - culture - communication . On croyait que le village global allait s'installer réduisant les identités et instaurant le régime de la communication. Le village global n'existe pas. La communication rend visible toutes les différences, accentuant les inégalités, réveille les identités, et met la culture au centre des revendications de respect. C'est le triangle conflictuel qui surgit dans la mondialisation et qu'il va falloir résoudre pour la paix de demain.

Aujourd'hui, grâce à nos ordinateurs, nous envoyons des messages à l'autre bout du monde et nous avons la naïveté de croire que celui qui les reçoit les comprend. Et bien non, il ne les comprend pas. Parce qu'il n'a pas la même culture, parce qu'il n'a pas la même langue, pas les mêmes intérêts, les mêmes idéologies, les mêmes religions. Il y a donc un décalage incroyable entre un système de communication totalement performant et la prise de conscience d'une immense lenteur de la communication.

Ce qui m'intéresse, c'est justement ce conflit de valeurs entre la rationalité des systèmes d'information et l'extraordinaire lenteur qu'il faut aux hommes pour se tolérer. Si on finit par se tolérer, au bout d'un moment, c'est en éteignant son poste de radio, son ordinateur ou sa télévision et en apprenant à se parler. Parler prend énormément de temps, mais c'est la condition *sine qua non* de la communication.

Il existe en outre une différence fondamentale entre information et communication. L'information, c'est le message (par la voix, le texte, la radio, la télévision ou l'ordinateur) ; le progrès technique permet d'accélérer la transmission de ces messages. La communication, c'est la relation, c'est-à-dire le récepteur ; le drame, c'est que le récepteur n'est jamais en phase avec l'émetteur. Même quand on partage une même langue, une même culture, une même religion, on n'arrive pas à se comprendre et l'on se déteste mutuellement. Il n'est pas difficile d'imaginer à quel point ces décalages vont croissant au niveau mondial ! Il n'y a donc aucun rapport entre la performance des systèmes d'information et la capacité de communication culturelle au niveau mondial. Plus nous pouvons envoyer rapidement des messages, plus nous mesurons l'« incommunication » culturelle.

N'oublions pas, n'oublions jamais, qu'en matière d'économie les hommes négocient toujours. Pour la culture (c'est-à-dire Dieu, la liberté, les patrimoines, les langues, les valeurs, les civilisations), on ne négocie pas ; on se parle ! La culture, c'est ce qui définit un homme. Si il y a respect mutuel, alors la culture rapproche les points de vue. Si l'on ne se respecte pas, elle devient une ressource pour un affrontement politique, chacun à juste titre ne souhaitant négocier sur ce qui est fondamental dans la culture : langue, histoire, patrimoine, philosophie politique, liberté....
(*Applaudissements*).

Si nous ne voulons pas que nos systèmes d'information soient des accélérateurs de guerre, parce que nous avons la naïveté de croire que le récepteur va comprendre ce que nous voulons lui dire, il nous faudra admettre qu'au-delà des systèmes d'information les plus performants, les hommes, les cultures et les civilisations ont besoin de temps.

Il n'y a pas d'hommes supérieurs aux autres : certains ont des techniques et d'autres n'en ont pas ; ce ne sont pas les mêmes techniques. Les hommes modernes du Nord disposent de tout un appareillage ultra-moderne, mais ils sont complètement dépourvus dès lors qu'on les retire de leur environnement culturel et climatologique. Il y a donc, c'est vrai, une formidable inégalité Nord/Sud concernant la maîtrise des systèmes d'information, mais il n'y a pas de hiérarchie des civilisations et des cultures.

Or, la charte de l'ONU a dit des choses fondamentales à la sortie de la barbarie de la Seconde Guerre Mondiale : les hommes sont égaux, les civilisations sont égales, les religions sont égales ! Le jour où ces principes seront appliqués, ils seront un ferment d'émancipation pour des siècles, même si certains ont des 4X4 et Internet et que les autres n'en ont pas !

Je voudrais citer trois chiffres à l'appui de cette démonstration : sur environ 6,5 milliards d'hommes, il y a quelque 4,5 milliards de postes de radio, 3,5 milliards de postes de télévision, 1,4 milliard de téléphones portables, et moins d'1 milliard d'ordinateurs ! Si nous voulons œuvrer en faveur du développement durable, ce n'est évidemment pas sur l'ordinateur qu'il nous faut miser. Nous subissons actuellement un *imperium* technique qui fait croire au monde entier que, plus il y aura d'ordinateurs, plus les hommes seront capables de se développer. La condition principale du développement durable, ce n'est pas le « tout raccordement » à Internet, malgré ce qu'en disent les industriels ! Avec une telle idéologie, on finira par affirmer que ceux qui ne savent pas se servir d'un ordinateur ne sont pas intelligents ; mais se servir d'un ordinateur n'a jamais été une preuve d'intelligence !

Bien sûr, il faut des techniques ; bien sûr, le Sud doit disposer d'ordinateurs comme le Nord. Mais cela ne suffit pas. Le patrimoine culturel, civilisationnel, dont dispose le Sud est bien plus riche que la maîtrise des systèmes d'information pour comprendre la cohabitation culturelle. La maîtrise des systèmes d'information est indispensable, mais Internet n'est pas plus primordial que l'eau, l'éducation ou la santé ! Et la cohabitation culturelle qui est l'enjeu de la paix et la guerre n'a rien à voir avec l'information. Elle renvoie à la problématique de la communication c'est à dire de la relation et du respect mutuel.

Dans ce colloque, les systèmes d'information ont une fois de plus été isolés, au sein d'un axe intitulé « Nouvelles technologies de l'information et de la communication ». Nous sommes là dans une idéologie

dominante qui suppose que les systèmes d'information sont, en soi, la condition de la paix. C'est faux ! Les hommes sont aussi tordus, pervers et tueurs, avec Internet que sans Internet !
(*Applaudissements*)

Pire : la cyber-criminalité augmente proportionnellement au taux de raccordement de la planète. Ce n'est pas Internet qui fait le développement ; ce n'est pas Internet qui fait la paix ; ce ne sont pas les systèmes d'information qui rendront l'homme vertueux et respectueux de celui qui n'a pas la même couleur ou la même religion. C'est la politique, c'est la culture, c'est le respect des valeurs, autant de choses qui prennent énormément de temps et n'ont rien à voir avec les systèmes d'information.

En résumé, nous n'aurons de développement durable qu'à la condition, bien sûr de maîtriser les outils, mais surtout de leur insuffler pour objectif la tolérance et le respect d'autrui. Il faut par ailleurs un projet pour réduire les inégalités. Sinon l'information en rendant plus visible ces inégalités, devient un facteur de conflits !

La grande rupture de notre mondialisation – qui n'est pas la première dans l'histoire de l'humanité –, c'est que les nouvelles techniques de communication (le train, l'avion, la voiture, la radio, la télévision, le téléphone et l'ordinateur) ont totalement modifié les conditions de la communication au niveau mondial. Tout le monde voit tout, tout le monde sait tout : c'est la rupture de notre mondialisation. Tout le monde ne se comprend pas : c'est notre enjeu politique.

C'est pourquoi informer ne suffit plus à communiquer. La communication, c'est la relation, c'est-à-dire l'acceptation de l'autre, de celui qui ne me ressemble pas et qui ne me comprend pas. Or, le défi de toute vie humaine comme de toute société, c'est d'arriver à établir la cohabitation dans la communication. Nous rêvons tous de trouver des gens qui nous comprennent ; nous découvrons tous, à partir de l'âge de deux ans, que personne ne nous comprend et que toute la difficulté de la vie, c'est d'arriver à communiquer avec des gens qui ne pensent pas comme nous. La question de la communication est une superbe question, car c'est la question du partage, c'est la question de l'amour.

L'information n'est pas l'égale de la communication : elle est plus simple. C'est le message. Plus le monde est visible, plus les différences culturelles jouent un rôle primordial. C'est pourquoi, dans la mondialisation, les identités culturelles doivent absolument être valorisées. Plus il y aura d'échanges, plus il y aura de transmissions, plus les cultures seront déstabilisées. Or, quand les peuples perdent leur culture et leurs points de repères, ils deviennent agressifs. Si l'on veut que les peuples s'ouvrent à la communication et aux échanges, il faut simultanément leur donner la capacité de préserver leurs identités culturelles. C'est pour cette raison qu'il n'y a pas de communication sans défense des identités culturelles. Il y a deux formes d'identité culturelle. L'identité culturelle *refuge*. Quand une collectivité se replie sur elle-même, avec le risque du communautarisme. L'identité collective *relationnelle* quand on se pense soi en rapport avec le reste des sociétés. Pour cela il ne faut pas se sentir menacé. (*Applaudissements*).

Avec la mondialisation des techniques, on croit que les industries culturelles mondiales sont synonymes d'identités culturelles. Il est vrai que certaines industries culturelles mondiales s'appuient sur des identités culturelles – c'est le cas du cinéma américain. Pour autant, 80 % des identités culturelles ne se retrouvent pas dans les industries culturelles. Ainsi, si nous voulons que l'industrie culturelle reste du côté de l'émancipation et ne devienne pas un outil d'oppression, une cause de révolte ou de guerre, il va nous falloir passer des industries culturelles à la préservation des identités culturelles. C'est pourquoi j'ai intitulé mon intervention : « Pas de mondialisation sans respect de la diversité culturelle ». C'est-à-dire sans respect des identités culturelles. L'identité n'est pas un obstacle à la communication au 21^e siècle ; elle en est la condition. Ceux qui n'ont plus de racines risquent d'être complètement emportés par le flux des technologies, le flux des marchés, de perdre leur identité. Et de devenir alors des acteurs de guerre.

Si l'information n'est plus identique à la communication, si la communication devient un enjeu, nous serons obligés de revaloriser les identités culturelles. Il est évident que les identités culturelles peuvent favoriser le repli sur soi. Cependant, nous avons l'obligation de respecter à la fois les identités culturelles et le cadre international fourni par l'ONU, qui accroche les identités culturelles au respect des valeurs démocratiques. Et c'est en marchant sur les deux pieds (identité culturelle et respect des valeurs démocratiques), c'est-à-dire en préservant le pluralisme, que nous arriverons à maîtriser cette mondialisation qui n'est, 99 % du temps, que la loi de la jungle.

Si nous voulons que cette cohabitation ait un sens, il nous faudra donc, d'abord et avant tout, mener une bataille pour *limiter la concentration des industries culturelles* au niveau mondial. Il est en effet inadmissible que des groupes de communication, qui n'ont de communication que le nom, qui ne sont que des logiques financières, agrègent des journaux, des radios, des télévisions, des logiciels, ou encore des systèmes d'information, au niveau mondial ! Si nous voulons respecter la diversité culturelle, il nous faudra réduire le degré de concentration de ces groupes. Or, si l'OMC s'occupe vaguement des limites de la concentration des industries au niveau mondial, il ne tient absolument pas compte des industries culturelles. Dans la conception américaine du monde, une industrie culturelle est fondamentalement identique à toute autre industrie, qu'elle soit pétrolière, sidérurgique – qu'importe ! Nous, les Européens, et plus particulièrement les Français, nous affirmons qu'il existe une exception pour les industries culturelles. En conséquence, le jour où il y aura ouverture des négociations au sein de l'OMC concernant le statut des industries culturelles, nous aurons probablement avec les Etats-Unis le premier affrontement vital du 21^e siècle. Et, si nous voulons conserver la paix, il nous faudra faire prendre conscience que les industries culturelles ne sont pas des industries comme les autres.

Pour que cette cohabitation ait un sens, il nous faudra ensuite *réglementer Internet* au niveau international. Internet est un système d'information qui a besoin, comme n'importe quel système d'information, de réglementation et de régulation.

Enfin, et ce n'est pas là le moindre des chantiers, il nous faudra tout faire pour *préserver la diversité culturelle*. Actuellement, 80 % des flux d'information transfèrent du Nord vers le Sud. Pensez-vous que le Sud va rester complètement immobile face à une telle inégalité ? Non, il va réclamer deux choses, à juste titre : que le Nord consomme davantage l'information produite dans le Sud et qu'il soit un peu plus respectueux de la diversité culturelle, ce qui n'est absolument pas le cas aujourd'hui. Là encore, ou bien cette étape sera arbitrée politiquement ou elle ne le sera pas, et trouvera alors une conclusion guerrière ! Il n'y a pas de raison que la disproportion Nord/Sud persiste dans le sens actuel.

D'autant que nous avons ouvert la boîte de Pandore avec la *mondialisation de l'information*. Quand on commence à donner au monde la possibilité d'accéder à l'information, même si cette information est un peu tronquée, il ne faut pas s'étonner de voir le sens critique se développer. Même les analphabètes sont capables de comprendre des informations ! En conséquence, ceux qui s'imaginent que la mondialisation de l'information permettra d'acheter les consciences se trompent lourdement ; au contraire, la mondialisation de l'information sera un formidable levain de critique mondiale ! Et le monde multipolaire de demain sera autrement plus complexe à gérer que le monde bipolaire d'hier ! Nous serons donc dans l'obligation de rééquilibrer les flux d'information entre le Nord et le Sud.

De plus, Internet est avant tout un modèle culturel ; une information n'est pas construite de la même manière au Nord et au Sud ; une information s'intègre dans un système cognitif ; elle n'est jamais universelle – seul le chiffre est international, et encore. Aussi, dès lors que les banques d'information se généraliseront, des réactions culturelles fortes se manifesteront. Les peuples qui n'ont pas accès massivement à Internet, mais qui sont tout aussi intelligents que les autres, revendiqueront un partage des modèles culturels. Ainsi, tant pour l'information de presse que pour les systèmes d'information, la mondialisation de l'information sera un accélérateur de conscience critique au niveau mondial.

En résumé, il y a une disjonction, une rupture, entre information et communication, et c'est la communication qui est l'enjeu de la paix et de la guerre ; pas l'information. Si l'information et la communication doivent devenir l'objet d'une industrie, c'est à la condition qu'on les régule. Si on veut que cette industrie ne soit pas un facteur de guerre, il faut y introduire de la politique, au sens de la problématique de l'intérêt général.

Nous assistons de fait à un changement de contexte. Les années 60-80 ont été des années d'émancipation et de revendication politique assez fortes, mais dont nous sommes sortis de manière un peu piteuse. De 1980 à 2000, la mondialisation libérale a été le credo idéologique commun ; c'était l'ère du capitalisme triomphant. Depuis la date symbolique de la naissance des mouvements alter-mondialistes à Porto Alegre, nous entrons dans une nouvelle période marquée par le retour de la politique. De nouvelles questions se posent : pour qui, pour quoi, comment, avec quelle répartition ? Et, dans le secteur qui m'intéresse, quelle information, pour

qui, quelle conception de la culture, quel partage de la communication, quel respect des civilisations, des cultures et des religions ?

La Francophonie : un acteur majeur pour imposer le respect de la diversité culturelle

Face aux enjeux de la mondialisation et de la diversité culturelle, la Francophonie est un outil extraordinaire. Elle n'a pas le monopole de la diversité culturelle ; la Lusophonie, l'Arabophonie et l'Hispanophonie en sont aussi des éléments essentiels. Mais la Francophonie est l'un des acteurs forts. Le jour où, progressivement, elle est passée de la défense de la langue (ce qui était fondamental) à la culture (ce qui était déjà plus politique), puis à la défense des droits de l'homme (ce qui était encore plus politique) et, enfin, au développement durable (ce qui est encore plus politique !), elle a ouvert la boîte de Pandore. C'est ce qui fait, à mon avis, que la Francophonie est de plain pied avec le 21^e siècle : elle sera l'un des acteurs de la mondialisation politique de demain. Elle est ainsi au cœur des conditions de développement durable où l'économie doit être complétée par le social, le politique, et le culturel.

(Applaudissements)

Et cet élément de diversité culturelle que nous devons représenter pour le reste du monde, nous aurons déjà à le faire vivre en notre propre sein. Non seulement la Francophonie sera l'un des acteurs de la diversité culturelle mondiale, mais encore elle aura à gérer des conflits en son sein-même. Pour ce combat, elle aura des atouts, et c'est en cela que toute réunion internationale de la Francophonie est émouvante : bien qu'on n'y ait pas les mêmes origines, les mêmes noms, les mêmes couleurs, on y partage un minimum de valeurs et d'idéaux communs.

Des combats, la Francophonie en aura plus d'un à mener. De mon point de vue, l'un des plus fondamentaux portera sur les mots, sur la définition des mots. Parce que les mots sont fondamentaux et qu'il n'y a pas de politique sans mots ! Riche de sa diversité culturelle et afin de la faire reconnaître, la Francophonie devra donc travailler sur des mots essentiels comme « *identité culturelle* », et ne pas avoir peur de revendiquer les identités culturelles. Elle devra travailler sur le mot « *tradition* », et ne pas avoir peur des ambiguïtés du mot « *traditions* ». Certes, la modernité a été une valeur d'émancipation extraordinaire entre le 16^e et le 20^e siècle, parce qu'elle s'est opposée à la tradition quand celle-ci avait tous les pouvoirs. Aujourd'hui, la modernité triomphante n'est, la plupart du temps, que synonyme d'économie. Mais l'économie n'a jamais été une valeur de civilisation ; l'économie n'a jamais été qu'un moyen ! La modernité est elle aussi pleine d'ambiguïtés. Elle est aussi une idéologie. L'ambiguïté des traditions n'est pas moindre que celle liée à la modernité ! Il faut de toute façon redéfinir les rapports tradition-modernité. Forts de toutes les traditions et de toutes les modernités, nous devons prendre ces mots à bras le corps et en parler. Nous rendrons ainsi service à l'hispanophonie, à la lusophonie et, peut-être un jour, au Commonwealth. Quant aux Américains, ils ont encore besoin de deux ou trois échecs pour devenir modestes, mais ça vient vite, les échecs !

(Rires)

Réfléchir sur les mots. Prenons trois mots d'une ambiguïté totale qui ont été prononcés ardemment ces derniers jours. « *Gouvernance* », ça ne veut rien dire. « *Développement durable* », ça ne veut rien dire. « *Société de l'information* », ça ne veut rien dire ! Attention au marketing des mots. Nous sommes obligés de les utiliser, mais n'en soyons pas dupes. Plus ils sont généreux, plus ils permettent de faire cohabiter des visions contradictoires. En soi ce n'est pas catastrophique, à condition d'avoir en tête la polysémie des mots. Sinon gare au boomerang des mots !

(Applaudissements)

Il faut faire « éclater » ces mots pour qu'ils deviennent des concepts politiques, pour qu'ils évoquent des enjeux politiques. Il faut les prendre dans leurs ambiguïtés et les déshabiller. Qui peut affirmer, ici, qu'on parle de développement durable comme on en parle au FMI ? Qui peut me donner une définition opératoire de la gouvernance ? Il ne manque rien, dans ces mots, sauf peut-être Dieu – et encore !

(Rires)

Quant au mot « société de l'information », c'est un mot favorable aux industriels, ceux qui vendent des ordinateurs, parce qu'ils pensent – évidemment – que tout ira mieux quand il y aura 6,5 milliards d'ordinateurs sur terre. Je le répète : « Ce ne sont jamais les techniques qui sont intéressantes, mais les hommes et les sociétés ». Dans les années 70, on pensait que l'ordinateur, une fois qu'il serait partout dans le monde, allait « tout changer ». Trente ans plus tard, les ordinateurs sont partout ou presque, mais nous ne

constatons aucun changement de société profond. On déclare aujourd'hui que ce sont les réseaux qui vont « tout changer ». Mais enfin, un réseau sans projet politique ne changera rien sauf pour le commerce ! Ce qui compte, ce n'est pas Internet, mais ce qu'en font les hommes : quel projet d'éducation, quel projet démocratique, quel projet de dialogues de culture ? Le seul fait de connecter 6 milliards d'individus ne changera en rien la nature des hommes. Seule la politique pourra le faire et, pour y arriver, elle devra s'arrimer à des concepts et à des mots.

Un autre combat fondamental de la Francophonie portera sur la défense et l'illustration des savoirs traditionnels ; de *tous les savoirs traditionnels*. Il n'y a pas de modernité sans tradition ; le jour où la modernité prend toute la place, il faut absolument préserver tous les savoirs traditionnels. Une bataille politique toute simple devra à ce propos être menée : multiplier les *bourses et les visas*. La Francophonie tire toute sa force du fait qu'elle permet aux hommes et aux femmes *de se déplacer, de se rencontrer*. Or la France mène, depuis quinze ans, une politique de bourses et de visas bien trop malthusienne. Il faut rompre avec cette politique, suivre nos amis Québécois et Canadiens, et permettre davantage les déplacements !
(*Applaudissements*)

Ne nous y trompons pas : ce qui compte, c'est que les hommes se rencontrent. Passer des heures sur Internet ne fonde pas une communauté humaine. Quand on se déplace, qu'on se fatigue, qu'il fait froid, qu'il fait chaud, qu'on ne se comprend pas, qu'on se voit, alors on se rencontre vraiment. En conséquence, si on veut que la Francophonie ait un sens, il faut multiplier toutes les occasions de se déplacer. Les déplacements sont aussi importants que les réseaux !
(*Applaudissements*)

Ma dernière remarque portera sur l'économie. A partir du moment où nous voulons parler de développement durable, nous devons parler d'économie. Or, sur l'économie, la Francophonie devra d'abord vaincre un complexe intellectuel : croire qu'il n'y a que les anglo-saxons qui soient capables de faire du *business* ! Aborder la question de l'économie, faire la critique des modèles de management anglo-saxons, montrer qu'il y a d'autres moyens de faire de la richesse : voilà bien l'une des batailles culturelles que devra mener la Francophonie. A ce propos, ne nous y trompons pas, l'économie, ce n'est pas de la technique, c'est d'abord de la culture. Si la Francophonie s'attaque à l'économie dans le développement durable, elle aura tout à y gagner, avec force, ambition et sans aucun complexe.

En conclusion, je suis « amoureux » de la Francophonie, vous l'aurez compris. Mais, de grâce, inventons des mots moins incompréhensibles que OIF, AIF et AUF. Comment pouvons-nous imaginer communiquer au niveau mondial avec des sigles que nous n'arrivons pas nous-mêmes à prononcer ? Nous gagnerions très certainement à inventer trois mots qui reflèteraient, au niveau international, ce que nous représentons. La communication politique, c'est essentiel, surtout dans la mondialisation.

La Francophonie doit ensuite être offensive, offensive, offensive. La Francophonie ne doit pas être le Poulidor de la mondialisation !
(*Rires*)

Nous devons être les premiers. En particulier parce que les autres, qui sont les premiers bien qu'ils ne soient pas meilleurs que nous, ne font aucun complexe. C'est aujourd'hui à nous de donner des complexes, sans aucun monopole. Nous devons être fiers et offensifs.

Enfin, nous devons rendre hommage à ces milliers d'hommes et de femmes qui nous ont précédés et qui ont défendu le français, pour toutes les raisons du monde – littéraires, politiques, religieuses, sanitaires... A l'aube du 21^e siècle, face aux batailles gigantesques de la mondialisation, nous, francophones, devons toujours être fiers de ceux qui, avant nous, ont fait que nous puissions encore parler français dans le monde, et que le français soit, aujourd'hui, un patrimoine pour nous tous.

Je vous remercie.